

**XYZ. La revue de la nouvelle**

## Mémoire abandonné(e)

David Hoon Kim



Numéro 144, hiver 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94280ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kim, D. H. (2020). Mémoire abandonné(e). *XYZ. La revue de la nouvelle*, (144), 63–68.

## Mémoire abandonné(e)

David Hoon Kim

DEPUIS QUELQUE TEMPS, je tentais de rencontrer ma directrice de mémoire. Au début, il est vrai, je ne me donnais pas beaucoup de mal pour la voir, disons que ce n'était pas dans mes habitudes de courir après les profs. Chez moi, au Danemark, chaque rentrée s'inaugurait par un cocktail pour faire connaissance, une occasion d'échanger avec le corps enseignant en dehors du cadre strictement académique des cours magistraux et des séminaires, dans une atmosphère conviviale et détendue. Mais en France, où il n'y avait pas de travail de groupe, où on était tenu à distance du professeur sur son podium, qui se défilait aussitôt le cours terminé, il fallait partir en chasse, dans un jeu du chat et de la souris, à ceci près que c'était moi, la souris qui débusquait le chat. Chaque fois que je passais devant le bureau de ma directrice, je trouvais la porte fermée. Puis un jour, il y eut un mot scotché dessus, qui annonçait : « M<sup>me</sup> Levillain est souffrante. » Aux dires de la dame du secrétariat, tous ses cours avaient été annulés jusqu'à nouvel ordre. L'espace d'un instant, j'ai eu l'impression qu'on m'envoyait balader, et qu'en réalité elle se trouvait là, de l'autre côté de la porte, attendant que je m'en aille. J'ai placé ma main sur le bois glacé et rugueux, derrière lequel je l'imaginai aux aguets, parfaitement immobile, respirant à peine. Nous ne nous connaissions que par mails interposés, de sa part toujours laconiques, si bien que, pour moi, elle n'était qu'une adresse électronique, des lettres sur un écran d'ordinateur. Se doutait-elle, quelque part, de mes vraies motivations ? Car si j'avais décidé de venir à Paris, c'était surtout pour ne plus être à Copenhague, où je venais de vivre une rupture

amoureuse avec mon ex-copine, Ditte, qui s'était mise en couple avec mon ex-directeur de mémoire.

Quelques semaines après la reprise des cours, j'ai buté sur un autre obstacle, cette fois administratif : pour compléter mon inscription, on me demandait de fournir des documents relatifs à l'échec de mon mémoire à l'université de Copenhague. J'admets qu'on puisse exiger une attestation pour un mémoire terminé, mais pour un mémoire abandonné ? Comme si la preuve d'un échec révolu était une des conditions *sine qua non* pour étudier à la Sorbonne. J'en ai fait la remarque à la dame du secrétariat, mais mon trait d'humour n'a rencontré qu'un silence réprobateur. J'ai quitté l'enceinte de cette vénérable institution, sous le poids d'un désespoir qui peu à peu me gagnait. Dans un kebab, j'ai commandé un sandwich grec (avec des frites) et me suis installé au comptoir, près d'un lavabo minuscule, mais vraiment tout petit, que l'on avait aménagé dans un coin de mur. Allais-je donc demander à mon ancien directeur de mémoire de confirmer mon échec ? Tout en mangeant mon grec généreusement arrosé de sauce blanche, je m'abîmais dans des réflexions philosophiques et existentielles, comme quoi le succès est décidément plus facile à prouver que l'échec. Dans le cas d'un concours réussi ou d'un mémoire soutenu devant un jury, on avait droit à une lettre, un diplôme, un document quelconque, mais *quid* d'un examen raté ou d'un concours échoué ? Comment prouver seulement sa présence sur les lieux ? Peut-on dire, pour autant, qu'un échec soit moins réel, moins concret, qu'un succès ?

Les jours, comme on dit, passèrent. En somnambule mal réveillé, je suivais des cours magistraux dans des salles à moitié vides, sortant brusquement de ma torpeur pour entendre la voix du professeur déclarer, par exemple, que la formule shakespearienne « *perchance to dream* » pouvait être traduite en français par « peut-être rêver ». Pour mes repas du midi, j'achetais un jambon-beurre que j'avalais installé sur un banc en face de la porte (fermée, verrouillée) de M<sup>me</sup> Levillain, toujours « souffrante », à en croire le petit papier. Le plus

clair de mon temps, je le passais à Beaubourg, où j'arrivais en fin d'après-midi pour ne pas me taper les queues interminables devant l'entrée. Avec ses locaux plus modernes qui rappelaient un peu la BNF, l'ambiance y était moins glauque qu'à la bibliothèque universitaire de la Sorbonne, même si les toilettes laissaient beaucoup à désirer, avec des urinoirs placés trop haut et souvent bouchés, toujours sur le point de déborder, et la chasse d'eau qui ne fonctionnait pas. (Un des urinoirs était emballé en permanence d'une bâche noire qui me faisait penser à une excroissance monstrueuse sortant du carrelage même du mur.) J'évitais d'y faire mes petits besoins dans la mesure du possible. Le soir, je dînais au restaurant universitaire de Port-Royal, à un jet de pierre de la médiathèque que je fréquentais. Une fois, en quittant la cafétéria, j'avais entendu une fille qui disait à sa copine : « Toi, tu es mince ; elle, elle est *maigre*. » Ces quelques mots apparemment banals avaient résonné mystérieusement dans ma tête, telle une énigme à résoudre, alors que je me dirigeais vers la bouche de métro. (La pratique quotidienne d'une langue étrangère m'avait rendu hypersensible aux sons et aux mots, et je faisais des fixettes sur tout et n'importe quoi.) Dans la rame, mon regard était tombé sur la couverture du livre que lisait la fille assise en face de moi. Les *Pensées* de Pascal, qui avait été le livre de chevet de Ditte, à l'époque de notre relation. La fille qui me faisait face ne ressemblait en rien à mon ex, mais il m'avait semblé déceler dans son visage une certaine tristesse qui me plaisait. Je me voyais déjà l'interrogeant sur son bouquin, me penchant suavement vers elle. Mais, finalement, au lieu de franchir le pas, j'avais continué de peser le pour et le contre tout en me fustigeant silencieusement, m'accablant de reproches, jusqu'à voir l'objet de mes pensées se lever de son siège et disparaître de ma vie à jamais.

Une fois rentré, j'avais rédigé une lettre adressée à mon ancien directeur à Copenhague, lui demandant de confirmer que j'avais bel et bien abandonné mon mémoire commencé sous sa tutelle. Au lieu d'envoyer ma lettre, j'en avais 65

commencé une autre, puis une autre. Depuis, c'était devenu comme un jeu pour moi. Parfois, je composais une lettre dans ma tête en marchant ou en attendant sur le quai l'arrivée du métro. Je lui posais des questions au sujet de Ditte, lui demandant si elle allait bien, comme s'il s'agissait d'une simple camarade de classe et rien de plus. Travaillait-elle toujours aussi diligemment ? Avait-elle terminé son mémoire ? Celui-ci traitait de la première partie de l'*Edda poétique*, et à l'époque nous avions pas mal spéculé sur la paternité de certains poèmes du *Codex Regius*, ou sur l'authenticité des mythes de l'*Edda en prose* (j'étais du camp de Snorri ; Ditte, elle, était dans le camp adverse). De mon côté, je travaillais sur *CEdipe roi*, relu à l'aune du *Rameau d'or* de James Frazer. La complémentarité de nos sujets — qui tournaient tous les deux autour de la magie et des mythes — nous avait ravis et rapprochés. Après notre rupture, je n'avais pas trouvé le courage de reprendre seul mes recherches. Tout cela, j'en parlais sans le moindre scrupule dans mes lettres que je n'envoyais jamais. Peut-être était-il déjà au courant, peut-être qu'elle lui avait déjà tout raconté. Je ne savais même pas si je m'adressais à elle ou à lui, ou aux deux en même temps, dans ces messages condamnés d'avance à rester en souffrance.

À la mi-novembre, il y a eu une grève d'étudiants à la Sorbonne, et en arrivant dans le square je suis tombé sur une grande foule rassemblée devant l'entrée principale. Je n'avais pas vu une telle concentration de monde depuis la Fête de la musique l'année précédente. Des gens s'agitaient, fumaient, bavardaient comme à l'entracte d'un spectacle. Je me suis frayé un passage au milieu de l'agitation et j'ai monté l'escalier en marbre jusqu'au secrétariat. Fermé, évidemment. J'ai marché le long de couloirs vides, étrangement silencieux, et une fois de plus je me suis retrouvé devant la porte de ma directrice. Je me suis approché pour coller l'oreille contre la surface en bois massif — non pas dans l'attente de quelque bruit, mais sur un simple coup de tête —, et je suis resté ainsi longtemps, à écouter. De retour dans la cour extérieure,

66 où l'ambiance était presque à la fête, j'ai rejoint le trottoir.

Quelqu'un en passant près de moi m'a tendu un papier, et je l'ai pris machinalement. C'était un *flyer* pour un vernissage de galerie d'art. « *Une lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont point comprise* », ainsi s'intitulait l'exposition. La citation était accompagnée d'une photographie montrant une jeune femme appuyée au parapet d'un pont, avec en arrière-plan les eaux d'un canal jalonné d'arbres et de vélos. Je n'en croyais pas mes yeux. C'était *elle*, pensais-je en examinant l'image un peu granuleuse, mal définie, sans doute redimensionnée pour le *flyer*. La fille croisée dans le métro il y a quelques semaines, la lectrice de Pascal, celle qui n'avait pas levé les yeux une seule fois de son livre. J'en aurais mis ma main au feu.

Le jour J, je suis arrivé à la galerie, située dans une rue calme et ensoleillée du XIV<sup>e</sup> arrondissement. Sur une table couverte d'une nappe blanche, des coupes de champagne étaient disposées dans un alignement impeccable. Personne ne faisait attention à moi. Je me sentais comme transparent, comme un fantôme en errance. Après avoir pris une coupe, je me suis mis à circuler lentement entre les salles, remplies de photographies, de peintures et de petites sculptures. Toute l'exposition semblait être l'œuvre d'un seul artiste. Les images représentaient des stations balnéaires désertes, des paysages sinistres et d'étranges ruines mangées par la végétation. Les peintures, exécutées dans un style vaguement impressionniste, s'inscrivaient dans la lignée de Spilliaert, dont j'avais toujours admiré les tableaux au Louisiana, un de mes musées préférés. Le sujet en était chaque fois le même, on aurait dit des autoportraits, mais je ne voyais dans l'assistance personne dont les traits s'apparentassent à ceux de cette femme pensive et filiforme aux allures d'un autre siècle, avec ses longues mèches rousses et son élégant costume masculin au décolleté surprenant. Je restais là, comme envoûté, devant ces sombres tableaux, et j'en avais presque oublié la raison de ma venue, tellement j'étais impressionné. Ce n'est qu'au détour d'un couloir, en arrivant dans une petite salle presque cachée des regards, que j'ai enfin retrouvé mes esprits. Voilà, ça y était. 67

Il y avait en tout et pour tout sept photos, qui détonnaient par leur luminosité avec la mélancolie des autoportraits. Elles étaient en noir et blanc, tous les clichés pris vraisemblablement à Amsterdam, parmi lesquels j'ai reconnu celui du prospectus. D'un trait, j'ai vidé mon champagne. Une des photos la montrait de dos avec la nuque en gros plan, silhouette frêle et bronzée, tatouée des mots « *lux in tenebris lucet* » en lettres gothiques. Sur une autre photo, elle était assise à même le sol, peut-être dans une chambre de résidence universitaire : on l'avait surprise en train de couper une pizza dans une boîte en carton à l'aide d'une paire de ciseaux. Son regard, toujours dirigé vers l'objectif, donnait à croire qu'elle connaissait bien, voire intimement, la personne qui tenait l'appareil. Devant ces images presque grandeur nature, je ne pouvais m'empêcher d'imaginer que c'était moi qu'elle regardait avec tant de complicité et d'amour.

Le lendemain, la cour de la Sorbonne était de nouveau vide, jonchée de mégots et de divers détritrus. Des gens entraient et sortaient du secrétariat, l'activité matinale habituelle, comme s'il n'y avait jamais eu de grève. Devant le bureau de ma directrice, j'ai collé mon oreille sur la porte pour essayer, en vain, de capter un bruit, un signal, enfin, quelque chose. Cette fois, je n'ai pas fait demi-tour. Je me suis reculé, puis j'ai frappé, à plusieurs reprises. J'ai laissé passer un ange, et il m'est revenu à l'esprit que je n'avais toujours pas de quoi prouver mon échec.

Y parviendrais-je jamais ?